

Variétés

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **7 (1874)**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VARIÉTÉS

LA CRITIQUE PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE, publiée sous la direction de M. Renouvier. Paraît tous les jeudis. Paris, 54, rue de Seine.

Si on vous disait qu'il se publie, dans notre langue, une *Revue* hebdomadaire qui ne laisse passer inaperçu aucun livre de nature à intéresser un homme qui pense ; que cette *Revue* trouve moyen de dire son mot sur toutes les questions brûlantes du jour sans jamais violer les règles de la plus stricte impartialité ; si on ajoutait que cette publication paraît à Paris, sans être toutefois à la remorque d'aucune coterie, mais en dominant tous les partis, en sachant dire à son pays les vérités les plus sévères sans toutefois désespérer de son avenir ; si on disait enfin que ce recueil fait passer le fond avant la forme et que les problèmes moraux sont sa principale préoccupation ; si on vous affirmait tout cela, ami lecteur, n'est-il pas vrai qu'avant de croire vous demanderiez à voir, de peur de vous laisser prendre à une de ces vulgaires réclames dont on ne se rend pas coupable exclusivement dans le monde des affaires ?

Eh bien ! cette *Revue* existe depuis deux ans sous le titre aussi modeste que significatif de *Critique philosophique*. Pour que nos lecteurs ne soient pas condamnés à nous croire sur parole, nous essayerons de leur donner une analyse un peu étendue des travaux dont MM. Renouvier et Pilon se sont occupés pendant l'année 1873, en nous attachant surtout à faire connaître l'esprit et la tendance des rédacteurs. En nous livrant à cette étude, nous ne croyons pas rendre seulement service à nos lecteurs ; nous prétendons acquitter une dette de reconnaissance, donner un mot d'encouragement à de valeureux champions engagés dans le bon combat, enfin, nous dé-

barrasser au plus tôt nous-mêmes du remords de n'avoir pas signalé plutôt l'existence de ce recueil si substantiel, parfaitement honnête et libéral, dont il est impossible de lire un seul numéro sans éprouver le sentiment si rare d'avoir réellement appris quelque chose ¹.

Ce qui frappe avant tout dans la *Critique philosophique*, c'est l'esprit de patriotisme vraiment éclairé qui inspire les études de haute politique consacrées aux événements de la France. Il n'y a ni la moindre trace de chauvinisme, ni déclamation, ni illusion ; mais cette pénétration qu'inspire une affection sincère à des réformateurs vraiment sérieux qui voudraient arracher leur pays aux nombreux dangers qui le menacent. Le fer est courageusement promené dans les nombreuses blessures, mais l'espoir ne cesse de guider la main, s'il ne réussit pas toujours à retenir l'expression d'une tristesse qui éclate parfois en accents éloquents.

Voyez plutôt cette silhouette du Français empruntée à la plume de M. Charles Dolphus, un des rares écrivains qui ont su profiter des terribles leçons de ces dernières années :

« Le Français est un Gaulois latinisé ; le Germain qui l'a conquis sous le nom de Franc ne lui a laissé que son nom. Point d'affinité entre Celtes et Germains qui n'ont pu se mêler comme l'ont fait les Saxons et les Normands. L'invasion germanique a disparu en Gaule comme une inondation qui, sans avoir pénétré le sol, s'évaporait dans les airs. Il n'en est pas de même du double conquérant romain qui, dans son moule administratif, civil, politique, littéraire et religieux, a su emprisonner et façonner le mobile esprit du Gaulois. Phénomène qui ne s'explique que trop aisément ! Le Gaulois, ingénieux, fécond, pétri d'esprit, d'imagination et de bon sens, manque de consistance morale. Ce seul défaut a suffi pour le livrer à l'influence néfaste de Rome. Les caractères faibles ou trop mobiles, qui ne trouvent pas en eux-mêmes leur discipline, l'empruntent nécessairement au dehors. Le Gaulois était trop près

¹ Nous n'oublions pas que l'existence de ce recueil a déjà été signalée ici même (année 1872, pag. 175), dès l'apparition des cinq premiers numéros. Aujourd'hui nous pouvons ajouter qu'il a tenu ses promesses.

de Rome, ce fut son malheur, et Rome était tout discipline, mais discipline infertile et sèche ; le Gaulois fut mal élevé par la Rome des Césars. Vint la Rome des papes qui acheva l'œuvre néfaste. Au Gaulois maintenant à se discipliner lui-même ou à périr. » Pag. 400.

Laissons maintenant la parole à la *Critique* ; elle nous dira ce que ces Français, si bien doués à tant d'égards, ont su faire de cette France, « le plus beau royaume du monde, après celui du ciel, » comme disait Grotius.

« De tous côtés se montrent aux bons esprits, et plus clairement qu'au lendemain même de la guerre, les causes qui entraînent la France à la décadence. Les impôts oppressifs, le déclin de l'industrie, la misère envahissante, l'émigration qui va venir ¹, sont des maux terribles auxquels on ne remédie ni par une économie pourtant bien nécessaire, ni par une distribution plus judicieuse des ressources budgétaires et des dépenses. Un esprit d'incurie et de désordre s'introduit dans les administrations, qui, joint au favoritisme dans la création et la collation des places, au fonctionarisme comme on l'appelle, au formalisme, à la centralisation et aux sinécures, tend à faire de notre pays une proie pour les bureaux. L'instruction manque au peuple et va s'abaissant chez les bourgeois, le travail désintéressé de l'esprit décroît, est pris en dégoût ; l'éducation morale est nulle, la science ne se soutient plus, et à quel point ? que grâce à quelques hommes qui nous restent d'une autre génération. Nous cessons peu à peu de produire, et dans l'ordre des vérités et dans l'ordre des sentiments, et tout à l'heure dans celui de la matière. L'Europe n'attend plus rien de nous, et elle nous le dit. On prétend même que l'instrument de destruction, l'armée, sur lequel nous avons la folie de compter pour *reprendre notre rang*, ne se refait pas comme nous voudrions, faute de ce véritable esprit d'organisation, identique au fond avec celui du devoir, de la justice et de la paix. » Pag. 357.

Dans un article ayant pour titre : *Le mal dont nous souff-*

¹ Pendant l'année 1873, elle a augmenté de 59 pour cent seulement pour les Etats-Unis qui ne sont pas la contrée particulièrement recherchée par les Français.

frons, la *Critique philosophique* décrit très bien la position tragique dans laquelle la France se trouve depuis la fin du siècle dernier.

« Depuis 89, la France a perdu le culte de son passé ; rien n'a pu le restaurer. Sa foi dans le présent a été détruite par ses gouvernements successifs ; elle n'en a aimé aucun, elle n'en regrette aucun, elle voudrait n'en rappeler aucun, mais son espérance dans l'avenir était toute fondée sur une sorte de religion de la raison et du progrès, et cette religion tombe en ruines de tous côtés. La France semble donc réduite à abdiquer son initiative, à se rendre à la vieille autorité, à se livrer aux prêtres, qui la ramèneront en peu de temps, non pas à 89, car il y a de ces dates qui ne reviennent point, mais bien aux horreurs de 93. Telle paraît être la destinée. »

Les causes les plus diverses ont concouru à préparer ce déplorable avortement. « La révolution française avait posé le principe de la raison contre le principe de l'histoire ; le droit contre la coutume, l'idée contre le fait, la justice contre le passé. La réaction intellectuelle et morale qui n'a cessé de grandir depuis le commencement du siècle, et dans les moments même où la réaction matérielle semblait arrêtée, a restauré le principe de l'histoire au détriment du principe de la raison. Les idées et les sentiments du passé ont été rappelés et réhabilités, en religion, en philosophie, en morale, en politique, en littérature, dans le domaine de la spéculation comme dans celui de l'art et des cultes, de l'imagination comme de l'histoire. »

Démêlant fort bien, comme l'avait déjà fait Vinet, le lien étroit qui rattache intimement deux tendances en apparence hostiles, M. Renouvier déclare « que le catholicisme et le socialisme, deux formes du même idéal, du même rêve, se sont entendus pour remodeler entièrement l'esprit de la France de 89, et la dépouiller des croyances et des vertus des peuples libres. »

Puis voici venir toute une phalange d'études diverses, d'histoire, d'archéologie qui ont concouru à l'envi à amener le même résultat. « On s'est piqué de tout expliquer et de tout

comprendre, et ce sont là des aptitudes volontiers antagonistes de l'examen rationnel, encore plus de la conviction personnelle et du jugement moral. A dater de la restauration, le mouvement historique ajoute son effort à ceux du catholicisme et du socialisme pour combattre le penchant naturel à la rationalité et à la liberté ! Les Augustin Thierry, les Guizot, les Michelet, (Michelet d'alors), à leur suite toute l'école des chartes, les philologues, les archéologues du moyen âge, les professeurs de facultés et de lycées ont réveillé ou stimulé le goût dangereux du passé. Ceux des historiens qui ont eu des doctrines ont enseigné le déterminisme des événements et l'excellence de chaque chose en son temps, la raison d'être des institutions oppressives et des actes criminels. Ceux qui ont raconté avec talent l'histoire de la révolution, les Mignet, les Thiers, l'ont en quelque sorte démoralisée par une insufflation d'esprit fataliste. D'autres écrivains se sont montrés et se montrent indifférents à tout, sauf à la vérité du détail minutieux et du costume. Avec de tels maîtres on apprend à ne vouloir en tout que ce qui est. Quand ils ont paru servir la cause de la raison, il ne l'ont considérée, elle aussi, que comme une force à compter avec celle de la tradition et à balancer. Jamais le juste et le droit ne leur ont semblé obligatoires en soi. Ils ont réduit la notion du devoir à celle de l'opportunité ! En politique, lorsqu'ils ont fait de la politique active, ils se sont perdus par un triste empirisme tournant constamment à la rétrogradation. »

Les littérateurs proprement dits n'ont pas été les moins actifs dans cet immense mouvement de recul qui a entraîné la France. Le rôle de Châteaubriand est très bien caractérisé : « il ne fit sentir aux contemporains la *beauté*, l'*utilité* du vieux culte, et ne leur parla de la *vérité* que d'une façon banale et par manière d'acquit, d'après les apologistes. » Puis vient la multitude des amuseurs qui naturellement doit pousser le public dans la direction où il penche. « La poésie et le roman, malgré des mérites de forme souvent éminents, parfois sublimes, n'ont cessé de travailler à détruire dans notre nation cet esprit de mesure et de bon sens qui dominait jadis. Une certaine démente est devenue un élément obligé de tous nos livres à

succès, et, dirait-on aussi, un ingrédient naturel des têtes de tous nos grands auteurs. »

Et que faisaient les philosophes dans ces jours néfastes ? Bien loin de résister au courant, ils lui cédaient comme tout le monde, pour dire le moins. « La réaction que Royer-Colard et l'école éclectique ont conduite à grand bruit contre le condillacisme et l'idéologie ont été encore plus éminemment une réaction contre l'exercice libre et créateur de la pensée, contre l'analyse, l'expérience et la science, une réhabilitation des doctrines du passé, en tant que partiellement vraies et d'ailleurs nécessaires, un abandon de la logique, une démission de l'entendement, un enseignement de scepticisme pratique. Et voilà auprès de quels maîtres apprennent à penser, depuis cinquante ans, les jeunes gens de la « classe dirigeante ! »

Est-ce assez du moins ? Pas encore ! Avant d'enlever à la France ses provinces, l'Allemagne avait débuté par lui ravir ce qui lui restait de bon sens et d'amour de la liberté. « Les systèmes d'importation germanique touchant l'évolution fatale, universelle, la suprématie de l'histoire sur la raison, du fait sur le droit, de la force sur la justice, ont entrepris depuis quelque temps une œuvre de démoralisation nouvelle. »

C'est ainsi que la France est à la veille de retomber sous le joug des jésuites. « Elle est arrivée au point de décrépitude et de ruine morale où il faut qu'elle soit pour alimenter les espérances des absolutistes et des théocrates. Changeons de voie ou nous sommes perdus. »

Si la révolution, après de longs et gigantesques efforts, est menacée d'aboutir à une faillite définitive, cela tient à ce qu'elle a choisi la plus prompte et la plus commode, mais aussi la plus stérile de toutes les méthodes.

« La violence est bonne pour précipiter la chute des institutions qui n'ont déjà plus la vie en elles ; la violence est encore et est surtout bonne pour conserver et pour réagir, pour maintenir ou ramener les peuples dans leurs habitudes séculaires, toutes les fois que ces habitudes ayant encore de fortes racines, il est donné à leur pouvoir de couper court aux innovations

commencées et de décimer le parti des novateurs ; mais la violence est impuissante à fonder la moindre des institutions. »

De sorte que le résultat le plus net de la révolution française est d'avoir établi dans tout son jour, une loi de l'histoire à laquelle elle semble ne plus pouvoir échapper, d'avoir entouré la France d'un cercle magique dans les étroites limites duquel elle se voit condamnée à périr.

« La révolution développe devant nous la loi de l'égalité de l'action et de la réaction. Et même à chaque changement de régime qui semble favorable, quand il est violent, on n'a pas plutôt assisté au déroulement des luttes qui l'ont pour origine, qu'on se demande à bon droit si ce grand événement, principe de tant d'espérances, n'a pas été finalement une cause de recul. Et quand on est placé à l'issue de quatre-vingt-quatre ans d'efforts renouvelés de cette nature, il est permis de douter que Sisyphe puisse continuer à soulever périodiquement, par des crises nerveuses épuisantes, son rocher dont le poids s'aggrave toujours. »

A qui la faute si la révolution menace ainsi d'échouer misérablement ? La *Critique* distribue le blâme avec une impartialité irréprochable. « Il est impossible, dit-elle, de justifier le parti conservateur ; c'est lui qui sème les haines dont il peut devenir un jour la victime ; et son plus complet triomphe, si nous avons le malheur de le rendre inévitable, consisterait à jeter la France épuisée et désespérée, et pour ainsi dire physiologiquement exsangue, dans le repos d'un despotisme abject. »

Mais il n'est pas moins vrai que c'est le parti révolutionnaire, à proprement parler, ou jacobin, qui non-seulement a appliqué le premier, dans des gouvernements soi-disant démocratiques, le système de la violence et de la terreur, mais qui, rejeté dans les oppositions, n'a cessé de rêver des actes dictatoriaux et de provoquer les réactions par les émeutes.

« Les réactions l'ont emporté et l'emporteront toujours, tant que l'action conservera le caractère qui les motive. Telle est la loi. La France peut périr comme nation autonome ; mais jamais elle ne tombera, ou du moins elle ne restera jamais dans l'anarchie. »

Certes ce sont là des vérités bien simples, familières de longue date aux Français de l'étranger, à tous ceux qui assistent en spectateurs intéressés aux luttes stériles dans lesquelles la France se débat depuis bientôt un siècle. On n'en éprouve pas moins une certaine satisfaction, on se sent même renaître à l'espérance, en les retrouvant enfin dans une revue parisienne.

Après avoir signalé le mal, la *Critique* indique le remède. « M. Thiers a dit un jour que l'avenir appartiendrait au parti le plus sage ; il ne pensait apparemment qu'à des compétitions tout actuelles ; mais il aurait pu dire que l'idée républicaine, déjà si puissante, serait la maîtresse inconstée des cœurs, quand ses promoteurs identifieraient leur cause avec celle de la légalité systématique observée jusqu'au bout. Entraînée par les passions ou violée par les attentats de la guerre civile, la France doit à la fin périr ou dans nos mains ou dans celles des partis ennemis de la république. Il faut qu'un ordre légal, durable, s'établisse enfin, et quand sera-ce ? Si chaque parti attend, pour en reconnaître un, le signal de sa propre victoire, de la victoire qui ne dure point ? Laissons désormais à nos adversaires la responsabilité de la violence. Essayons d'être les hommes de la paix intérieure à tout prix. C'est une autre méthode à suivre, et puisque l'expérience a tant de fois condamné l'ancienne, inscrivons à l'entrée du chemin de la nouvelle : *In hoc signo vinces.* »

Mais ce n'est pas encore tout ; un esprit philosophique éprouve nécessairement le besoin de remonter plus haut et plus loin. Les empiriques seuls jugent une maladie par les simples symptômes extérieurs ; un esprit sévère éprouve le besoin de remonter jusqu'à la cause première du mal qui a infecté l'organisme social. C'est bien aussi ce que la *Critique philosophique* ne manque pas de faire. Tous les partis politiques, la nation entière étant tombée dans les mêmes travers, il faut que la cause soit à la fois une, générale, bien profonde. Cette cause du mal n'est autre que la méthode, l'esprit du catholicisme qui a envahi le corps social tout entier, au point de s'éta-
ler avec le plus de complaisance chez ceux-là mêmes qui se

piquent d'être les adversaires les plus décidés de Rome et de ses maximes.

« Pendant la première partie de la révolution, on a vécu dans l'illusion de la félicité promise par une bonne constitution. Pendant la seconde, on n'a rêvé que comités de gouvernement. Une constitution comme on l'entendait, c'est la pierre philosophale destinée à changer en fraternité les haines des citoyens et à suppléer aux vertus qu'ils n'ont pas. Un comité de gouvernement, réunion plus ou moins improvisée des amis du peuple, est toujours destiné par le secret espoir des plus actifs et des plus confiants, à devenir un comité de salut public chargé de la tâche d'accomplir ce dont le peuple, les pouvoirs réguliers et les assemblées se sentent incapables, et de rendre par la dictature, la dictature à la fin inutile, en réalisant la paix par la terreur et l'harmonie par la violence. C'est donc partout et de toutes façons l'autorité qu'on invoque, c'est le miracle qu'on attend, c'est l'esprit catholique qui règne. » Pag. 148.

« Comprendons bien l'idée du miracle et sondons-en la profondeur. Le miracle, entre autres caractères, a celui-ci très essentiel, qu'il apporte un bien à une personne indépendamment de l'action et des moyens ou mérites naturels qu'elle peut s'attribuer. En politique, en philosophie, en religion, nous avons le droit d'appeler miracle tout ce qui conduit au résultat souhaité par des chemins où l'on ne se dirige pas soi-même et au bout desquels on rencontre ce que la raison et les lois communes n'eussent pas fait attendre. Le catholique possède le bien de la foi, si c'en est un, par miracle, ou son parti pris de croire sur la parole du prêtre, quelle qu'elle soit, et de subir ainsi sans examen, les conditions sociales et religieuses du milieu où le hasard l'a placé. Il est conséquent lorsque dans l'histoire et dans la nature, il aperçoit tant de voies extraordinaires qui convergent toutes à son intérêt. » *La Critique* sait découvrir les traces profondes de l'esprit catholique là où on s'aviserait le moins d'aller les chercher. On en jugera par une remarque aussi profondément vraie que piquante sur le compte du journalisme français.

« Aux mauvaises mœurs du journalisme français, on peut

assigner plusieurs causes ; d'abord l'esprit *catholico-militaire* qui se retrouve bien caractérisé dans les manifestations de tous les partis ; puis un certain esprit artistique de décadence qui nous fait goûter le verbe séparé de l'idée et qui explique l'indigne succès de nos rhéteurs, de nos amuseurs, de tous les aventuriers de cette littérature qui mérite le nom de *légère* parce qu'elle est vide, et qui est la honte et le fléau de notre pays. Enfin l'esprit mercantile et industrialiste qui avait commencé, sous le règne de Louis-Philippe, malgré d'honorables résistances, à mettre la main sur la publicité, et qui, sous le second empire, a pu tout à son aise inoculer à la presse le genre de vices propres au commerce. Ajoutons que le mal a été constamment aggravé par l'intervention oppressive et corruptrice des gouvernements, c'est-à-dire des partis au pouvoir, et par les mesures législatives de restrictions préventives et de répressions prises au nom de la raison d'état, et dirigées uniquement contre la presse d'opposition. La moralité de la presse d'un pays donne-t-elle la mesure de la moralité politique de ce pays ? Question que l'on ne saurait poser sans trembler pour la démocratie française. »

Cela n'empêche pas bon nombre de ces messieurs de se donner charge d'âmes, suivant l'expression consacrée. Cette prétention naïve achève de mettre à nu la cause du mal.

« On a cru donner une grande et noble idée de la mission de la presse en la comparant à un sacerdoce. Comparaison malheureuse pour exprimer un idéal moral. Comparaison qui traduit exactement, trop exactement, l'état moral le plus élevé de nos journalistes. Il est très vrai que le journaliste (je parle du journaliste grave, qui se prend au sérieux) incline à se donner à lui-même une sorte de mission sacerdotale. Il a sa foi, qui est la *vraie*, son église qui est *l'infailible* ; il faut à toute force que sa foi et son église sauvent et dominent le pays. Il ne s'agit pas pour lui de respecter et de servir la raison dans son travail, l'esprit en son libre développement, mais de surprendre, d'emporter d'assaut, de conquérir les âmes. A cette fin il usera, sans le moindre scrupule, de toutes les violences et de toutes les fraudes oratoires. Il est

prêt à tous les mensonges pour faire triompher sa vérité. Sa marche est celle des armées et des églises, la marche utilitaire, la marche d'état, non la marche rationnelle et juridique.

» C'est dans un pays catholique et latin que l'on a songé à comparer la presse à un sacerdoce : rien de plus simple. Chez les peuples du libre examen et de l'individualisme religieux, une telle association n'aurait eu aucun sens et ne pouvait venir à la pensée de personne. Ces peuples devaient envisager d'une manière plus prosaïque les rapports des écrivains et des lecteurs, le travail quotidien d'informateur et de critique, les conditions de moralité de ce travail. »

Mais peut-être nous appesantissons-nous trop sur les articles de la *Critique philosophique* qui concernent spécialement la France. Ce recueil a bien une portée générale ; il s'occupe des problèmes les plus divers et les plus importants de nature à intéresser en tout pays les hommes qui ne reculent point devant une étude attentive des questions capitales.

Nous avons remarqué de nombreux travaux d'économie politique¹, des études de philosophie pure², de morale³. En fait de bibliographie, la *Critique* ne laisse passer aucun livre

¹ De l'esprit de la philosophie anglaise ; L'utilitarisme ; L'origine de la justice selon Bentham et Stuart-Mill ; La loi d'amour et la loi de la justice ; De la nécessité de constituer en Europe un sentiment européen ; Les hommes dits pratiques jugés par le calcul des probabilités ; Le congrès de Lugano et l'arbitrage international.

² Quelques mots sur la certitude ; Les prétentions de la science ; De la fondation de la philosophie comme science ; Identité des propositions successives dans le raisonnement ; Les objections d'Ausonio Franchi contre la classification kantienne des jugements ; Les théories philosophiques de la vision en Allemagne ; La critique de l'infini ; Rénovation du principe de contradiction ; De la nature intellectuelle de la loi causale ; Le rapport des signes et des idées générales selon Condillac et selon M. Taine ; La méthode de conciliation en philosophie.

³ Les écoles contemporaines de morale en France ; Le sens moral selon M. Herbert Spencer ; La morale de Kant : Le rôle de l'idéal en morale, ou de la nécessité d'une casuistique rationnelle ; Du droit et du devoir dans l'instruction du peuple ; L'épreuve morale et le monde normal ; L'histoire de la nature et du fondement de la morale selon M. Charles Secrétan ; De l'impuissance des moralistes.

important sans le signaler à ses lecteurs. Elle aborde également la philosophie de l'histoire ¹ et les problèmes de religion et de théologie ². Le prospectus de la troisième année annonce que « à l'avenir, une place plus grande y sera faite aux sciences physiques et cosmologiques, aux sciences biologiques et anthropologiques, nous voulons dire aux découvertes et aux systèmes qui dans ces sciences intéressent les doctrines générales. Ainsi la théorie de la convertibilité des forces en physique, celle de la transformation des espèces, de la pangenèse, du polyzoïsme, etc., en biologie, y seront exposées, examinées et appréciées. Toutefois la morale théorique et appliquée, appliquée à l'ordre et au mouvement des sociétés, la doctrine de la vie et de l'activité humaine y sera toujours considérée et traitée comme le commencement et la fin de la philosophie. »

Dans l'examen de tous ces sujets, MM. Renouvier et Pillon apportent la même indépendance et l'esprit de haute impartialité dont ils font preuve dans les questions de politique. Ne tenant nul compte des engouements de la mode, ils savent dire leur fait aux personnages les plus en faveur. Ainsi, à notre connaissance, c'est *la Critique* qui a su le mieux de tous les journaux français apprécier la tendance de M. Renan, sans trop surfaire la valeur scientifique de l'auteur et sans méconnaître ses talents. *La Critique* prend le devoir trop au sérieux, elle croit trop fermement à l'avenir de la démocratie, pour sympathiser avec le dilettantisme d'un écrivain éminemment aristocratique et dédaigneux chez lequel l'esprit de Rome paraît avoir fait fleurir le plus complet désintéressement en

¹ La méthode de M. Cournot dans la philosophie de l'histoire ; Considération sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes ; Le principe des nationalités ; Les idées internationales et la bourgeoisie ; Le catholicisme et l'état.

² La Bible dans l'éducation ; L'ante-Christ de M. Renan ; Le sacré-cœur ; La fin du papisme ; L'illusion de l'infailibilité ; Le catholicisme de M. Guizot ; Doctrine chrétienne du rétablissement de la créature selon M. Secrétan ; Ce que l'orthodoxie devrait être ; La science et le christianisme ; Compte-rendu des travaux du synode général des églises réformées de France ; Essais d'histoire religieuse et mélanges littéraires par D.-F. Strauss ; L'intolérance de Fénelon, par O. Douen.

tout ce qui touche à la morale. « M. Renan, dit *la Critique*, a plus d'une fois protesté de son attachement à l'idée sainte du devoir. Cependant les traits les plus saillants de ses ouvrages, et qui semblent le plus jaillir de source intime chez lui, sont d'une inspiration toute différente. » Du reste, ce culte du beau qui doit avoir tout absorbé, paraît être plutôt une curiosité malade qui ne dédaigne pas de sourire aux côtés bas de l'humaine nature. « Malgré l'attachement qu'il a professé pour la morale et celui qu'il a pour la science, M. Renan aime trop à se croire au spectacle en ce bas monde et, tout en regardant les acteurs de très haut, semble ne pas dédaigner la petite pièce après la tragédie. »

Parmi les éléments divers qui constituent le talent de M. Renan, *la Critique* a su fort bien démêler les fruits amers de ce qu'un écrivain allemand a appelé crument l'esprit jésuitique dont M. Renan aurait conservé le pli ineffaçable. » Il regarde les modérés et les libéraux, en temps de révolution, comme n'ayant jamais été et ne pouvant être que des gens sans convictions. Il y a une triste parenté entre cette opinion et celle qui est malheureusement si répandue d'après laquelle on ne pourrait être tolérant en religion qu'à la condition d'être indifférent. Mais c'est là une franche négation des idées de liberté et de respect, c'est-à-dire de la morale ou de la possibilité de l'observer. »

Grâce à cette absence totale de foi en la vertu et en la vérité, les hommes se trouvent enveloppés dans un même dédain transcendantal : il n'y a plus qu'à les parquer dans le même cirque sous la conduite de quelque autoritaire confit en dévotion, pour la plus grande distraction de M. Renan et de ses adeptes. « Inférieurs ou supérieurs de race, Occidentaux, gens de Judée, de Rome ou de Paris, M. Renan croit que les uns comme les autres ont besoin, vu l'éloignement de l'idéal et le désert de la philosophie, d'un bon frein religieux bien matériel, au besoin serré par une bonne imposture qu'il s'oublie jusqu'à nommer une pédagogie morale. » C'est le scepticisme moral enté sur le fatalisme historique.

On comprendra que c'étaient là d'étranges dispositions pour

entreprendre d'écrire une vie de Jésus. Encore ici, M. Renouvier, sans être théologien, se rencontre dans l'appréciation de cette œuvre de haute fantaisie avec les docteurs allemands les plus compétents. « M. Renan, dit-il, s'est contenté de nous peindre un Jésus d'imagination, pourquoi n'oserions-nous pas dire de *chic* ? et qui n'a rien de sérieux, incompréhensible initiateur d'une religion que le hasard a fait se cristalliser autour de son nom. »

On sait combien les études classiques sont peu en faveur, même auprès de certains esprits éclairés et libéraux dont on attendrait mieux et sur lesquels la tendance positiviste de l'époque a déteint. La bureaucratie française, dans sa haute sagesse, a cru pressant de demander le certificat de bachelier pour parvenir aux fonctions les moins relevées dans l'administration des contributions indirectes et des douanes, sans soupçonner que quelques notions d'allemand et d'anglais seraient mieux à leur place que quelques bribes de latin et de grec. De là une réaction excessive allant jusqu'à mettre en question la valeur des études classiques, qu'on a discréditées, abaissées, en les imposant à une foule de gens qui n'en avaient que faire. Encore ici *la Critique philosophique* avance une opinion motivée qui fait contraste avec l'entraînement du moment. « L'homme vraiment moderne rejoint l'homme antique : importante vérité encore trop méconnue et que devraient bien peser ceux de nos réformateurs (réformateurs d'instinct du moins, car en France on ne réforme rien) qui n'ont sans doute pas la pensée de supprimer dans l'éducation les attaches de l'homme à l'humanité par la littérature et l'histoire et qui ne réfléchissent pas que les *humanités* du genre moyen âge (tristes humanités) remplaceront inévitablement les humanités grecques et latines, le jour où celles-ci subiront le déchet dont on les menace. »

Ce qui précède suffirait déjà pour faire connaître l'esprit de *la Critique philosophique*. Nous avons cependant à signaler encore l'idée fondamentale qui donne l'unité à toutes les tendances de ce journal. Les experts s'en seront doutés au simple titre : c'est l'avènement en France du kantisme, dont les

germes n'ont pas levé en Allemagne. « *La Critique philosophique* est l'organe d'une grande doctrine, née de l'esprit du XVIII^e siècle et de la révolution française, dont les principes ont été posés par Kant et qui se présente aujourd'hui dégagée des contradictions et des erreurs qui l'obscurcissaient à l'origine et qui avaient nui à ses progrès, renouvelée par une nouvelle analyse des lois de la pensée et des moyens de la connaissance qui lui a donné ce qu'elle n'avait pas reçu de Kant, un caractère vraiment positif et une complète et harmonieuse unité systématique. — La morale, théorique et appliquée, appliquée à l'ordre et au mouvement des sociétés, la doctrine de la vie et de l'activité humaine y sera toujours considérée et traitée comme le commencement et la fin de la philosophie. »

Après deux ans d'existence, cette revue, bien loin de s'écarter de son programme, y serait devenue de plus en plus fidèle. On retrouve bien dans les principaux articles l'esprit et les traits caractéristiques du kantisme. Toutes les conséquences de la liberté prise au sérieux sont opposées aux prétentions des diverses écoles autoritaires ; l'individu et la morale reprennent leur place, qui en toutes choses est la première.

« Presque toute philosophie a été aristocratique ou monarchique jusqu'à ce jour, comme elle a été déterministe et panthéiste. Presque toute politique théorique a cherché la justice et la vertu dans l'organisation de l'état, au lieu de l'établir dans le citoyen d'abord, sans la moralité de qui les meilleures institutions seraient forcées de se corrompre. A vrai dire, on semble s'être avisé de tout, excepté de formuler rigoureusement le devoir comme l'exact équivalent du droit, et d'en répandre la connaissance parmi les hommes, afin de pouvoir en introduire la pratique dans leurs relations, aussi bien publiques que privées, et la stipulation dès lors efficace dans leurs lois. Ce grand nom du devoir, grand et cependant usé pour ainsi dire, sonne comme une nouveauté aux oreilles de ceux qui ont l'esprit nouveau pour l'entendre. Interprété comme il l'est dans le criticisme et lié avec une doctrine générale, il caractérise la philosophie de l'idée républicaine. S'il

est vrai, ce que tout indique, que la crise européenne doive se terminer par la fondation des républiques fédérées de l'Europe, cette philosophie finira aussi par obtenir l'assentiment des penseurs amis de la liberté. C'est notre espérance. » (Voy. année 1872, pag. 16.)

Evidemment ce n'est pas là le langage qu'on a l'habitude de nous tenir au nom de la démocratie française. Si elle pouvait enfin le faire sien elle aurait bientôt rallié une foule de personnes qui, tout en sympathisant avec les fins qu'elle poursuit, sont sans cesse obligées de faire des réserves à l'endroit des moyens. Du reste on pourrait dire exactement de même des diverses écoles philosophiques et politiques. Il y a longtemps que la morale est le moindre souci des nombreux réformateurs qui s'imposent tour à tour à la France. Aussi peut-on déclarer que la publication de la *Critique philosophique* est un vrai événement, une révolution seule capable de féconder celles qui l'ont précédée et de prévenir le retour d'autres aventures de ce genre.

MM. Renouvier et Pillon n'ont que trop beau jeu lorsqu'ils signalent sur cet article capital les nombreuses lacunes de l'esprit français.

« Il s'est élevé de nos jours, contre l'école révolutionnaire, une école formée de toute sorte d'éléments, religieux, politiques, littéraires, qui, donnant la première place à l'historique en toutes choses, n'étudiant que le fait ancien et transmis, et n'importe comment déterminé, pourvu que ce soit par la loi d'une série et non par la considération du meilleur, a tendu et tend de plus en plus à rendre une partie de nos classes cultivées étrangères au sentiment du bien et de la vérité. L'un des grands dangers de notre temps provient de la scission, plus déclarée qu'à aucune autre époque, entre l'apriorisme moral et social, qui va jusqu'à l'utopie, faute d'un équilibre obtenu par la juste appréciation de la part nécessaire des faits ou de l'histoire; et ce qu'on peut appeler l'*historicisme*, c'est-à-dire l'abus de l'histoire et de la philosophie de l'histoire, employé à justifier le passé quel qu'il soit, à enchaîner le présent, à démoraliser l'avenir.

» Toute chose expliquée, mise en place, est par là même prouvée nécessaire ; tout ce qui arrive est un effet de déroulement dont la conscience instruite et large doit se désintéresser. Avec une pareille méthode on sert et on dessert à la fois les mêmes causes et les mêmes partis : le christianisme, par exemple ; on montre, d'une part, que cette religion, comme toute autre, est un produit de l'homme et du temps, on trouve dans la critique de ses livres sacrés la preuve de son caractère factice et relatif ; mais d'une autre part, on justifie et le christianisme et le catholicisme, et les aberrations les plus condamnables de la discipline et de la foi, en alléguant l'empire que de telles croyances ont exercé sur les âmes et les causes qui y ont donné lieu, et enfin une infinité de biens et d'avantages qu'on envisage dans les faits concomittants et qu'on ne manque pas de lier systématiquement avec le fait dominateur, comme s'il ne pouvait l'être avec aucun autre. Tout cela conclut en somme à l'indifférence, ou, ce qui revient au même, à la connivence universelle.

» Ceux mêmes de cette école qui sont des philosophes, qui ont cherché, qui ont cru trouver des vérités en psychologie, en métaphysique, sont dominés par la préoccupation de l'histoire et deviennent des démonstrateurs de la nécessité des phases du passé, ou des prophètes de celles de l'avenir, au lieu de s'occuper de leur propre pensée, comme on faisait naïvement dans un temps où l'on ne prenait pas sa propre conscience pour le produit nécessaire d'une évolution considérée à un certain moment. »

S'en prenant à un homme qui dans ces derniers temps a été censé représenter la philosophie, M. Renouvier montre, en en appelant à des faits connus de tous, ce que ces constructions *a priori* ont de superficiel et de faux. M. Vacherot avait dit : « Les sociétés modernes vont à la démocratie par toutes les voies, par les révolutions, par les restaurations, par la liberté, par l'anarchie, etc. Arrêtons-nous, ajoute *la Critique*, on peut se dispenser peut-être aujourd'hui de réfuter des déclarations aussi arbitraires, un optimisme aussi léger, énervant dans les retours de bonne fortune, écœurant dans les retours de calamité. »

M. Vacherot avait dit : « La loi du progrès avait jadis l'inexorable rigueur du destin ; elle prend maintenant de jour en jour la douce puissance de la Providence. C'est l'erreur, c'est l'iniquité, c'est le vice que la civilisation tend à emporter dans sa marche irrésistible, mais la vie des individus et des peuples est devenue pour elle une chose sacrée. » (*Essais de philosophie critique*, pag. 443.) M. Renouvier relève vertement cet optimisme : « Voilà donc, dit-il, ce qu'on écrit dans le siècle de la révolution et des journées révolutionnaires, des complots et des coups d'état, des mitraillades civiles et des transports par masses, au lendemain des conquêtes de Napoléon, à la veille de celles de Guillaume ! Y a-t-il bien une morale, y a-t-il bien une conscience possible pour des gens qui se déchargent ainsi de toute responsabilité et se consolent du mal dont ils sont les témoins, si ce n'est pas les complices, en songeant au progrès nécessaire, au *tout va bien* du développement de l'histoire. »

La *Critique* signale fort bien la source métaphysique de ce déterminisme historique. Nos écrivains, j'allais dire nos orateurs français, se sont hâtés d'adopter ces commodes formules nous venant de l'Allemagne, sans se demander même toujours à quel système elles appartenaient.

« Parmi les erreurs les plus accréditées dans le monde, auprès des personnes obligées de jurer *in verba magistri* et que les vrais maîtres en chaque science dédaignent trop d'instruire, il n'en est pas de plus générale ni de plus nuisible que celle qui descend d'une source métaphysique et se soutient grâce au mépris ou à la honteuse ignorance de l'histoire : nous voulons parler de l'opinion qui corrige par l'idée chimérique d'un progrès continu, de civilisation en civilisation, l'idée immorale et corruptrice de la variabilité du vrai et du juste avec les temps. Les philosophies de Schelling et de Hegel en Allemagne, le saint-simonisme et les écoles parallèles en France, partout le panthéisme et le déterminisme sous mille formes, les unes révolutionnaires et les autres conservatrices, ont persuadé au monde que ce qui est vrai ou faux, juste ou injuste à une époque, peut être, mais que disons-nous ? doit être, est néces-

sairement faux ou vrai, injuste ou juste à une autre époque. Nier la fixité de la justice et l'existence d'un idéal constant de la nature morale, c'est ce qu'ont fait toujours deux sortes d'écoles : les sophistes, pour conclure à la justification du fait et de la force ; les sceptiques, pour poser la coutume en règle souveraine des actes. De nos jours on a trouvé mieux que tout cela. On maintient la même manière de voir, et l'on donne au progrès continu, à la force des choses, la mission de faire sortir un mal croissant et une vérité croissante de cette accumulation indéfinie de maux relatifs et de relatives erreurs. Ainsi le monde moral va tout seul, et tout se justifie progressivement sans nous : le mal qui s'en va, car il fut un bien ; le mal qui est, car il en naîtra un bien ; et le bien qui vient, avant qu'il ait été un mal et soit destiné sans doute à en redevenir un ! »

La *Critique* indique deux remèdes pour échapper « à de telles aberrations dont l'habitude seule nous empêche de sentir tout le ridicule et l'odieux. » C'est d'abord l'histoire « prise dans ses véritables sources, sans esprit de système, et telle qu'une science sévère permet de l'établir. » Mais en second lieu, pour bien comprendre l'histoire, il est absolument indispensable de la lire à la lumière de la morale. Il faut résolument introduire la notion de liberté dans la philosophie de l'histoire.

« Le jour où le libre arbitre sera l'objet d'une foi sérieuse et profonde, au lieu d'être nié par les uns et professé des lèvres par les autres, on reconnaîtra qu'il fut aussi absurde de vouloir expliquer les événements et le cours de l'histoire sans considérer l'observation ou la violation de la loi morale comme leurs facteurs essentiels, qu'il le serait de construire la théorie d'une planète en tenant compte de toutes les attractions possibles, excepté de celle du soleil. La philosophie (prétendue) de l'histoire analyse les actions exercées sur l'homme, et vise à découvrir des lois. Il y a une action dont elle ne s'occupe pas, c'est celle de l'idéal moral, plus ou moins pur ou pervers, mais toujours présent et agissant, et de là une loi dont elle ne se doute point, la loi des altérations politiques et sociales,

et des conflits entre peuples, qui sont des suites fatales des diverses altérations possibles de cet idéal. »

La *Critique* fait très heureusement l'application de ces principes à la philosophie de l'histoire de France. Comme beaucoup d'esprits délicats qui prennent aisément leur parti du mal, incurable peut-être, que le prétendu grand roi a fait à la France, en considération de l'éclat littéraire qui a signalé son règne, M. Cournot affirme que le protestantisme était trop contraire au génie de la France pour s'implanter dans le pays.

« Tandis que la France, dit M. Cournot, agissait au dehors par les lettres, la philosophie et la politique, la tâche des plus illustres personnages appartenant au calvinisme français, ou de leurs disciples, n'a-t-elle pas consisté plutôt à réagir sur la France en habillant à la française des idées de provenance étrangère ? » « Cet argument n'a qu'un défaut, remarque M. Renouvier, mais bien grave ; c'est ce qu'on appelle une *pétition de principes*. M. Cournot emploie « le génie de la France, » tel qu'il le voit aujourd'hui, formé, développé, complété, enraciné, fortifié par un catholicisme séculaire, combattu un jour, et demeuré enfin victorieux, à prouver que ce catholicisme qui en est l'auteur, devait au contraire en être le produit ! Il suppose gratuitement que ce génie ne pouvait changer. Mais c'est précisément là la question. Si le protestantisme eût prévalu, ou se fût seulement établi au degré nécessaire pour modeler en partie la littérature et agir sur les institutions, les mêmes idées que M. Cournot veut être de provenance étrangère eussent été de provenance nationale, sans conteste. Le réfugié Bayle, le persécuté Richard Simon, l'anglicisant Montesquieu et tant d'autres auraient primé dans la lignée intellectuelle française le gallican Bossuet, l'ultramontain de Maistre et le rhéteur Chateaubriand. On aurait le droit de dire aujourd'hui que seuls ils composent cette lignée légitime et que l'esprit catholique n'est qu'un triste survivant du moyen âge. »

On sait que le kantisme ne se fait pas seulement le défenseur de la liberté : il maintient encore, au nom de la morale, l'immortalité de l'âme et le Dieu personnel. Encore ici la *Critique*

philosophique est demeurée fidèle à l'inspiration du maître. Voici comment elle repousse les objections d'un correspondant au sujet de l'immortalité personnelle. « Il n'est pas juste d'objecter aux croyances religieuses l'impossibilité de concilier la vie future, la vie en général, avec l'évanouissement de tous les rapports constitutifs de l'existence. C'est, en effet, ce que ces croyances ne font pas, tant que les docteurs ne se mêlent point de les formuler pour les mettre d'accord avec leurs propres élucubrations sur l'origine première et la fin dernière des choses. Cela est si vrai que partout où les conditions de la vie future ont été décrites populairement par des hommes d'une foi véritable, ou du moins pour eux, à leur adresse, chez les juifs et les millénaires, chez les catholiques, chez les swédenborgiens, etc., on n'a trouvé les traits employés que trop vivants, que trop conformes aux relations humaines empiriques et connues. C'est alors l'accusation d'anthropomorphisme qu'on a mise en avant, et non plus celle d'anéantissement dans l'absolu.

» Nous prétendons si peu que la vie future doive s'établir en dehors de toutes les relations que l'expérience fait connaître, et que toute vie imaginable suppose, ou pareilles ou analogues, que nous ne disons même point que les relations à venir doivent nécessairement, et pour tous les hommes, constituer une simplification eu égard aux rapports actuels. Il peut y avoir progrès en complexité; il peut n'y avoir progrès en aucun sens, et l'état destiné à plusieurs peut être moins favorable que l'état présent, puisqu'il se détermine en raison de ce dernier, puisque chacun de nous prépare sa rétribution naturelle par l'action de ses passions et de sa volonté sur ses séries psychiques et ses organes, et qu'enfin l'ordre moral du monde, auquel l'hypothèse de l'immortalité personnelle est destinée à satisfaire, comporte un mouvement ascendant des personnes méritantes et un mouvement descendant des autres. Nous ne savons rien des moyens physiques ni du théâtre et du temps de ces transformations réclamées par le postulat; mais nous n'entendons nullement sortir de la nature et de ses lois pour en envisager la possibilité. Nous de-

vons donc nous astreindre à comprendre la vie future comme définie par des relations d'ordre analogues à celles dont nous avons l'expérience.

» L'intelligence et la vertu sont évidemment, par la nature même du postulat, dont le fondement est tout moral, les conditions d'une amélioration future dans les rapports constitutifs de la vie humaine. Mais ces rapports peuvent se modifier et gagner en perfection sans tendre à disparaître, ou même en se compliquant. Entre toutes les relations, celle du bien et du mal, que signale notre correspondant, est et reste toujours essentielle, car elle est la forme même des besoins et de la satisfaction des besoins, la forme des passions et des fins, satisfaites ou contrariées, que se proposent les passions; or, les besoins et les passions sont inhérents à la vie, tant intellectuelle et morale que physiologique. Mais rien ne s'oppose à ce que l'on conçoive un progrès de la vie sur un autre théâtre naturel de développement des fonctions organiques et psychiques, un progrès dans les rapports qui dépendent de la nature (biens physiques) et dans ceux qui dépendent de la personne (biens moraux), un progrès qui cependant n'altère point l'essence de ces divers rapports et n'ait surtout rien de commun avec une perfection imaginaire qui les supprimerait tous. »

La *Critique* n'est pas moins explicite dans la question de la personnalité de Dieu. On retrouve chez M. Renouvier le véritable esprit de Kant, lorsqu'il relève la dernière découverte de M. Vacherot qui nous annonce un « Dieu vrai qui n'est pas un Dieu réel ! » M. Vacherot appelle la psychologie à montrer que l'imagination, non la raison, est le grand facteur des religions. Soit, mais prouve-t-il que ce que l'humanité se plaît à imaginer ne puisse être vrai? Le grand produit de l'imagination religieuse est la résurrection promise à la personne humaine et l'existence d'un Dieu qui vit et qui pense. M. Vacherot a-t-il fourni l'argument définitif pour établir que ces hypothèses sont contradictoires? Pas que nous sachions : sa « révélation de la raison perdrait trop à prendre des formes rigoureusement logiques dont il deviendrait facile de dévoiler le paralogisme.

Faut-il le mettre en défi ? Nous l'y mettons, si ce n'est pas demander l'impossible, dans un temps où la philosophie a systématiquement divorcé avec la logique.

« La science et la philosophie expliquent, selon lui, non, s'efforcent d'expliquer que c'est le Dieu de l'imagination seulement que perd l'humanité, et qu'au-dessus des régions célestes où ce Dieu fait son apparition, le vrai Dieu se laisse apercevoir dans le pur éther de la pensée. » On sait, remarque *la Critique*, ce qu'est le vrai Dieu de cette science et de cette philosophie, un simple idéal, habitant ce pur éther, un Dieu vrai qui n'est pas un Dieu réel. M. Vacherot a travaillé à l'établissement de cette belle distinction dans un ouvrage spécial : *la Métaphysique et la Science*. Il n'est pas étonnant que le monde soit triste et « qu'un sentiment de regret et d'inquiétude s'empare des esprits » à la proposition de réduire ainsi les vieilles réalités crues ou espérées à des vérités qui ne dépassent pas l'enceinte cérébrale. Et ce n'est pas la « puissance des mots » qui est cause du malaise avoué par ce philosophe, puisqu'il les conserve, c'est la notion des réalités dont il en dépouille la signification. Mais quelle raison a-t-il donc, métaphysique à part, qui le détermine à faire subir à l'humanité cette opération attristante, à borner d'abord toute religion possible au christianisme, à donner ensuite au christianisme un seul héritier possible : la science et la philosophie telles qu'il les définit ? Nous n'en apercevons pas d'autre que celle qui semblera bien ridicule dès qu'elle sera passée de mode ; endosser l'humanité des dispositions mentales où l'on s'est mis soi-même, et charger le progrès de la conduire au point précis de développement intellectuel et moral où l'on se trouve.

On devine sans peine que M. Renouvier n'est pas du nombre des penseurs qui veulent substituer le culte de la science à tous les autres. Il fait bonne justice des prétentions de beaucoup d'hommes desquels on se croirait en droit d'attendre mieux et qui sur ce point se laissent aller à parler tout à fait comme les rhéteurs. « Le public a l'habitude de confondre, sous le même nom de science, toutes les sciences possibles, si diverses en certitude et en procédés ; puis, dans chaque science

particulière, l'acquis certain avec l'acquis très probable, et celui-ci avec le moins probable et avec l'amas litigieux des faits et explications courantes, et encore bien des fois avec ce que s'ingénie d'y joindre un auteur dévoré du zèle de quelque propagande. Combien de savants favorisent cette erreur grossière, mus par un sentiment analogue à celui qui fait quelquefois craindre aux amis d'une religion d'attaquer les superstitions qui vivent sous son abri et favorisent son influence ! Il importerait de travailler à l'éducation du peuple sur ce point, au lieu de l'accoutumer à acclamer la science et les savants comme il acclamait jadis le prêtre et la foi. »

En présence du fétichisme dont la science est l'objet, surtout de la part de ceux qui en méconnaissent les conditions les plus élémentaires, on est tout heureux de voir un journal qui s'est donné la peine d'étudier ce dont il parle, faire bonne justice de « ceux qui opposent à toutes les espérances de l'humanité, sans en savoir eux-mêmes bien long le plus souvent et sans savoir surtout ce que c'est que savoir, ces mots sacramentels devenus l'épouvantail de toute croyance légitime : *la science, la science, monsieur !* »

Etant ici au cœur de notre sujet nous ne saurions résister à la tentation de faire nos citations un peu longues ; nos lecteurs se seront déjà aperçus que c'est un défaut dans lequel nous sommes souvent tombés aujourd'hui. Mais aussi ils conviendront sans peine que ce n'est pas tous les jours qu'on a la bonne fortune de pouvoir faire de tels emprunts à une revue française sur de pareils sujets. Quant à ceux de nos lecteurs pour lesquels ces citations feront double emploi, ne nous pardonneront-ils pas d'avoir procuré à d'autres les jouissances qu'ils ont été les premiers à goûter ?

« Les sciences déductives, et cela résulte de leurs notions mêmes, sont des sciences qui ne savent pas et ne peuvent pas savoir leurs propres principes. Il leur faudrait un instrument pour les saisir et les contrôler, mais elles n'en ont point, et elles ne peuvent que les admettre sans examen, puisqu'il est bien évident que tout ne peut pas être déduit et qu'il faut à la déduction quelque chose de premier.

» Mais au fait ce sont les sciences principalement inductives qui sont en possession de fournir les théories plus ou moins hasardées que les fanatiques de la *science* opposent au sentiment humain, aux espérances humaines, aux postulats de la raison pratique. Et il faut même considérer deux étages de ces théories, l'un desquels serait encore traité beaucoup trop favorablement si l'on se bornait à le nommer hasardé. Ce qui est hasardé, c'est cet usage en quelque sorte prolongé et accumulé des inductions et des analogies, cet emploi de la grande hypothèse, ce penchant à traiter des questions sur lesquelles l'expérience ne projette que des lueurs incertaines et écartées, en un mot cette humeur spéculative qui distingue un savant tel que M. Darwin de la masse de ses confrères attachés au détail des faits et des classifications et n'envisageant qu'avec timidité les pas qui se font hors des garde-fous de la méthode d'observation. Ce qui est déjà plus que hasardé, c'est une philosophie comme celle de M. H. Spencer, dont tout le caractère scientifique apparent est dû aux faits ou aux traits qu'elle emprunte aux sciences, tandis qu'elle traite tous les sujets avec la méthode la plus antiscientifique qu'il soit possible d'imaginer, en accumulant hypothèse sur hypothèse, sans fondement solide pour aucune, en niant les lois de l'esprit les plus certaines et les expliquant par les plus incertaines dérivations de l'expérience et de l'habitude acquise des générations successives. Du moins cette philosophie qui *connaît* tant de choses admet encore un *inconnaissable*. Mais d'autres systèmes qui se décorent du nom de la *science* n'en admettent plus aucune et se font fort de nous révéler la cause et l'essence de l'univers, et ne sont en somme que des reproductions déguisées de cette métaphysique tant décriée. La force, la matière, l'atome et ses vertus, c'est-à-dire des inconnus, des X, des substances et des propriétés abstraites, qui vont à tout, qui répondent à tout, voilà ce qu'on ne craint pas de présenter pour des déductions de la *science*. Ces déductions prétendues ne sont pas même des inductions tolérables ou qui aient un titre quelconque de l'ordre vraiment scientifique à présenter en leur faveur. »

Dans tout ce domaine des probabilités naturelles, les induc-

tions varient beaucoup en force de probabilité logique. Les plus fortes ne sont toujours que des présomptions, et les plus faibles ne sont que des imaginations qui ne pèsent guère. L'appréciation de cette force ou de cette faiblesse est évidemment à partager entre les savants spéciaux et les logiciens, ou philosophes armés de critique. « Les savants spéciaux ne sont pas d'accord entre eux sur cet ordre de questions, et plusieurs sont volontiers, on le sait, les plus défiants, si ce n'est les plus malveillants de tous les hommes à l'égard de ce qui passe l'expérience, et quant aux philosophes, ils apportent avec eux les conditions mentales et morales de leur genre d'études. Entre ces deux classes d'esprits, s'il reste une place vacante, c'est, il faut bien le dire, par les têtes à systèmes qu'elle est occupée, par des gens qui tiennent beaucoup plus à l'affirmation qu'à la méthode, et à croire qu'à savoir, ne leur en déplaît ; par des fanatiques d'anti-croyance qui croient toutes sortes de choses à leur fantaisie, positivement ou négativement, et se font un drapeau de la *science* quand il ne peuvent se rattacher à aucune science, invoquer aucune vérité scientifique déterminée, régulièrement et complètement établie.

» Mais puisqu'il en est ainsi, le penseur sérieux et le simple amateur auquel est offert le choix entre les inductions ou hypothèses dites scientifiques qui ont une portée négative à l'égard du commun sentiment moral de l'humanité, d'une part, et de l'autre, la thèse de la raison pratique, puisque enfin c'est de cela qu'il s'agit, ces penseurs doivent être avertis que, sous la rubrique de la science, au fond ils sont mis en demeure de se faire une espèce de foi. Foi qui affirme, foi qui nie, incertitude pour incertitude, probabilité contre probabilité, de tel genre ou de tel autre, il faut choisir. Dès qu'il s'agit de croyances, pourquoi voudrait-on refuser à la religion de l'espérance un droit qu'on accorde à la religion du désespoir. »

Dans ce domaine-là, comme dans tous les autres, la condition *sine quâ non* de toute science c'est de commencer par respecter les faits. Une science qui prétend que si certains faits étaient établis elle serait obligée d'abdiquer, trahit sa mauvaise conscience. Elle n'a pas le droit d'être si elle ne sait être assez

large pour embrasser toutes les données. Il serait grand temps de se ranger au conseil du vieil Aristote qui demandait en sa logique que bien loin d'appliquer arbitrairement sa méthode de prédilection à tout le domaine du savoir, chacun voulût bien consentir, dans chaque cas spécial, à se laisser guider par la nature même des faits. Or le principe premier des sciences morales et même intellectuelles ne s'impose pas; encore ici, ici surtout, la liberté morale est appelée à jouer un rôle capital. « L'affirmation, dit *la Critique*, appelée à donner un commencement logique au mouvement philosophique de l'esprit, et à rendre possible la fondation de la philosophie comme science, est une affirmation où la passion et la volonté, éléments de notre nature mentale, prennent inévitablement part; et il convient moralement néanmoins de s'y déterminer et de s'y confier. » Pag. 243, 1873.

Il semble bien que nous devrions nous arrêter après être remonté des questions les plus concrètes et les plus brûlantes jusqu'aux hauteurs calmes et sereines où doit se trancher le grave problème de la connaissance. Et toutefois nous n'avons pas fini. Il y aurait d'abord une fausse modestie ou même de l'ingratitude à ne pas tenir compte des avances qui nous sont faites; et en second lieu les lecteurs nous pardonneraient-ils d'avoir assez peu profité de ce commerce prolongé avec la *Critique philosophique* pour n'avoir découvert en elle rien à critiquer? Nous poursuivons donc, bien assuré de l'indulgence de nos lecteurs, pour peu qu'ils aient participé de leur côté aux jouissances que nous avons trouvées dans l'accomplissement de notre tâche.

M. Renouvier signale le jugement singulièrement léger de beaucoup d'hommes qui, en France et ailleurs, n'usent guère de cette liberté d'esprit et d'examen dont ils tiennent cependant tant à mettre enseigne.

« Nos libres penseurs des pays latins, dit-il, ne semblent voir entre le catholicisme et le protestantisme que des différences d'ordre théologique et métaphysique sans importance à leurs yeux. Volontiers ils enveloppent catholicisme et protestantisme dans une même condamnation tranchante et som-

maire. Si la profonde différence d'ordre moral ne leur échappe pas complètement, ils sont très loin de l'estimer à sa valeur. Ils ne comprennent pas assez que la réforme a apporté au monde une nouvelle conception de la religion et de l'église, et que le protestantisme est essentiellement dans cette nouvelle conception, non dans telle ou telle symbolique, non pas même dans telle ou telle croyance sur la personne et l'œuvre de Jésus. Le protestantisme a détruit le sacerdoce en l'universalisant, en affranchissant les rapports de l'homme avec Dieu du formalisme sacramentaire, en plaçant la souveraineté spirituelle dans l'individu. Le protestantisme est la religion de l'autonomie spirituelle, de la responsabilité personnelle. Il ignore la distinction catholique des consciences souveraines et dirigeantes et des consciences sujettes et dirigées. Il ne connaît que des consciences libres et juges d'elles-mêmes, qui peuvent s'éclairer, s'assister et se fortifier les unes les autres, mais en se respectant mutuellement. Pour le protestant, l'examen n'est pas seulement libre, il est obligatoire ; ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir auquel il ne peut se soustraire ; c'est le grand intérêt de sa vie morale ; c'est la voie du salut. Le protestant est responsable de ses croyances comme de ses actes, responsable aujourd'hui comme hier, et jusqu'à son dernier soupir. Il ne se sent jamais déchargé par une autorité extérieure de cette responsabilité. Là est la grandeur de la révolution religieuse du XVI^e siècle ; là est le secret de l'heureuse et féconde influence exercée par la réforme sur les peuples qui l'ont accueillie, d'une influence qui a fondé la liberté anglaise et la liberté américaine. »

M. Renouvier ne vous fait-il pas l'effet de nous avoir vus en beau ? Mais non, il est philosophe ; il s'attache au principe seul ; il a la vue assez bonne et l'impartialité suffisante pour savoir aller chercher au bon coin. Son indépendance d'esprit et son originalité ne nous ont paru nulle part plus éclatantes que dans le jugement motivé qu'il porte sur l'usage de la Bible dans l'éducation.

La *Critique* signale les graves conséquences que ne manquerait pas d'avoir la disparition de la Bible des écoles laïques à

la suite de la séparation de l'église et de l'état. « Mais quand nous aurons accompli cette réforme radicale, aussi aisée à comprendre que difficile à obtenir, quand le prêtre enseignera, dans l'église, la religion et la morale à son gré aux enfants des catholiques, et le pasteur, dans le temple, aux enfants des protestants, quand l'instituteur distribuera l'instruction gratuite et obligatoire, c'est-à-dire apprendra aux enfants les éléments de la grammaire et du calcul et quelques autres bribes de savoir positif, où en serons-nous? Notre intention à nous, en pays de catholicisme, n'aura point été de livrer la morale au prêtre, puisque nous nous serons proposé, au contraire, d'exclure de l'école la morale du prêtre. Et qu'aurons-nous fait cependant? Lui seul enseignera quelque autre chose que des *faits*. Nous nous serons mis dans la condition de n'avoir plus à nous adresser, au nom de la république, au nom de l'ensemble de nos familles, à l'âme de l'enfant. Il ne tiendra pas à nous qu'il ne croie que rien au monde n'existe en dehors des intérêts et des faits. S'il veut entendre un langage plus noble et s'initier à des pensées supérieures à la matière, il devra aller à l'église.

» A moins que notre intention ne soit de rejeter plus profondément que jamais les populations dans le sein du catholicisme, il est clair que nous nous serons lourdement trompés en excluant la Bible de l'éducation laïque et ne la remplaçant point. On a signalé tout à l'heure la différence des peuples *sans livre* et des peuples qui ont un livre. Que les uns et les autres se mettent maintenant à vouloir des écoles sans religion et *sans morale*; on pourra voir les derniers conserver leur dignité grâce à la libre lecture de la Bible, mais les autres s'abaisseront de plus en plus et se partageront entre l'abrutissement de la superstition et l'abrutissement de la positivité. Il importera peu que les classes supérieures soutiennent pour un temps plus ou moins long le niveau de la haute culture. Ce sont toujours, en définitive, les couches profondes qui constituent les peuples. A la vérité les classes supérieures et les hommes d'élite sont appelés à agir sur elles, mais encore faut-il qu'elles le veuillent et qu'elles y travaillent.

» La conclusion à laquelle j'arrive est celle-ci : Quoi qu'on

pense de la Bible, dont la lecture, quand elle est libre, a plus d'avantages et moins d'inconvénients que ne le croient souvent les démocrates, il est bon qu'un peuple ait un livre. »

Les démocrates français, instruits à l'école du malheur, en seraient-ils venus enfin à pouvoir comprendre un pareil langage ? Il honore en tout cas celui qui les prend à ce point au sérieux.

Un penseur qui peut ainsi rendre justice au protestantisme ne saurait se faire illusion sur le compte du catholicisme. Il signale fort bien les conséquences du dogme de l'infaillibilité qui est devenu la clef de voûte du système. « Quand tous les dogmes viennent se résumer dans l'unité du pouvoir divin infaillible, les croyances propres d'une église s'évanouissent en principe et il n'est plus question pour elle que d'une seule foi et d'une seule conscience ; la foi de croire implicitement sur la foi d'autrui, la conscience d'abdiquer la conscience... Le catholicisme n'est pas seulement une religion d'autorité, il est la religion de l'autorité. »

Sur une des institutions les plus caractéristiques du catholicisme, M. Renouvier porte un jugement ferme et motivé qui mériterait d'être recommandé à maint protestant clérical et autoritaire.

« Dans son origine spontanée, la confession n'a rien que de moral et de pur, elle naît du repentir, qu'elle affirme et réalise en quelque sorte par un acte positif. Mais les religions sacerdotales s'en emparent, l'organisent, la réglementent pour leurs fins. La politique des églises en fait un moyen d'autorité, de discipline et d'inégalité, le plus puissant et le plus efficace qui ait été inventé par les hommes, et c'est ainsi que la confession, par cette source d'absolutions faciles et sensibles qu'elle tient ouverte, atteint au fond des âmes le principe, le sentiment qui lui a donné naissance. « Le pécheur, dit l'abbé Fleury, a son compte et fait ce qu'il veut ; on lui dit qu'il pêche, à la vérité, mais que le remède est facile et qu'il peut pécher tous les jours, en se confessant tous les jours. Cette facilité d'absolution anéantit en quelque façon le péché puisqu'elle en ôte l'horreur et le fait regarder comme un mal ordinaire et iné-

vitale. Craindrait-on la fièvre si pour en guérir il ne fallait avaler qu'un verre d'eau ? « Fleury voulait et croyait attaquer uniquement les abus de la confession. Mais qui ne voit que l'abus ne pouvant ici se distinguer de l'institution, le coup était porté à l'institution même ? C'est de la confession auriculaire, sacramentelle, sacerdotale, qu'est née cette casuistique du probabilisme, des restrictions mentales et des directions d'intentions qu'on peut définir l'art d'éluder la loi morale. La confession auriculaire est la plus complète expression d'un système d'hétéronomie. Elle pervertit la conscience, en lui imposant une direction extérieure qui lui offre la sécurité moyennant l'abdication, une sécurité injuste moyennant une abdication coupable. Elle pervertit la conscience en l'habituant à mettre sur le même pied et à considérer du même œil les devoirs naturels et moraux et les préceptes d'une discipline arbitraire, la violation des premiers et celle des seconds. Elle pervertit la conscience des confessés dont elle fait des enfants ou plutôt des automates mus par une force étrangère et qui livrent leur personne morale, les uns par cette humilité radicale, absolue, qui est la négation même de tout principe de vertu, les autres par un calcul où se trouve combiné et concilié l'intérêt du salut avec les intérêts temporels et mondains. Elle pervertit la conscience des confesseurs par l'orgueil d'une mission qui, dépassant les devoirs naturels, les responsabilités naturelles, dépasse leurs forces, et par l'hypocrisie à laquelle les voue fatalement la fiction qui les suppose et les demande élevés au-dessus de la nature et de l'humanité. Elle résume le catholicisme, la religion du pouvoir spirituel. Elle est l'antipode de la morale rationnelle et autonomiste. »

Pour éviter de tomber dans la confusion si commune chez les libres penseurs français, entre le catholicisme et le protestantisme, *la Critique* n'avait du reste qu'à demeurer fidèle à l'esprit du kantisme.

« De même que l'esprit protestant rejette la fausse autorité de la tradition construite et des organismes sacerdotaux, et jusqu'à ce critère de l'inspiration scripturale qui est une usurpation des auteurs humains et de leurs interprètes, de même,

l'esprit criticiste répudie les constructions philosophiques du passé et tout ce que les plus grandes écoles ont tenu pour le plus avéré. Il ne voit plus dans ce vieux fonds, quoique très précieux, qu'une collection de matériaux : et la seule construction qu'il juge possible est celle qui se fait sous la responsabilité de la conscience personnelle et par sa libre activité, non pour se rendre à une certitude externe, à une évidence pure et immédiate, à des démonstrations apodictiques, mais pour appliquer à la reconnaissance du vrai et du bien toutes les forces réunies de l'âme. Là est le vrai tuf de la vérité. Il est de nature morale. Il n'y en a aucun autre, ni logique ni moral. pour fonder les écoles et les églises.

» Toute *communion*, qu'elle soit de nature rationnelle ou de nature religieuse, doit porter logiquement et moralement là-dessus : ce qui ne signifie pas que les communions deviennent par le fait impossibles, ou qu'elles n'ont pas leurs institutions de tradition et de propagande, lesquelles pèsent naturellement d'un grand poids sur les volontés, mais ce qui veut dire que tout consentement, toute croyance et tout bien qu'on attend de l'unité des cœurs doivent partir de la liberté de l'esprit et la confirmer. »

C'est bien là aussi, selon nous, le vrai point de départ ; ce n'est qu'en l'acceptant qu'on peut être de la même famille d'esprits, où se sentir en communion, comme dit excellemment M. Renouvier. Nous sommes apparemment redevables à cet accord fondamental de la sympathie profonde que nous avons éprouvée dès le début pour l'œuvre si opportune de la *Critique philosophique*. Nous sommes précisément occupés nous-mêmes à tenter pour le protestantisme, ou mieux pour le christianisme, ce qu'elle a entrepris dans le domaine de la philosophie : il s'agit de dégager la vérité religieuse, primitive, simple, élémentaire, les faits de conscience, des amas de préjugés, de décombes dogmatiques de tout genre sous lesquels un œil qui n'est pas exercé a souvent tant de peine à soupçonner leur présence. Si nous sommes chrétiens c'est parce que la vie nouvelle apportée sur cette terre par Jésus-Christ se légitime à notre conscience, en nous donnant la solution des problèmes les plus

importants et les plus délicats qui sont des faits incontestables aux yeux de tout homme qui veut demeurer complet et franc avec lui-même. Voilà pourquoi du sein de notre isolement nous sentons le besoin de tendre cordialement la main d'association aux hommes distingués, sincères et si respectables de la *Critique philosophique*, que nous soupçonnons de leur côté de ne pas être légion.

M. Renouvier indique fort bien ce qui empêche l'échange des idées et des sentiments entre les deux sphères. Il ne faut s'en prendre qu'à l'intolérance « tant chez les théologiens que chez les philosophes, les uns se forçant et voulant nous forcer de croire qu'il n'y a qu'une croyance historiquement valable, et c'est la leur ; les autres se persuadant que la raison pure, en leurs personnes, doit atteindre infailliblement l'unique vérité par une marche directe, sans s'inquiéter de ce que la même recherche a produit par l'exercice de la raison personnelle d'autrui. Une église, au fond, tient toujours d'une école, quant à la méthode, et une école tient d'une église. La différence que j'observe n'est que de degré, et provient de ce que les *écoles de religion* s'ouvrant indifféremment à tous, l'ignorance nous condamne pour la plupart à négliger le devoir de nous rendre notre foi personnelle, et nous réduit à croire sur la foi d'autrui ; au lieu que les *églises de philosophes* étant exclusivement fréquentées par des esprits cultivés, on se fait aisément cette illusion d'attribuer toute à la liberté de spéculation telle doctrine dont les éléments ont dépendu du préjugé, de la tradition, du milieu intellectuel et de l'ensemble des impressions et opinions morales du psychologue ou du métaphysicien. »

La différence entre les deux domaines réside dans la nature de l'objet des affirmations, plus que dans la méthode capable de les justifier à l'esprit. « Lorsque la religion que l'on considère est le protestantisme, la philosophie étant le criticisme, voici ce que devient la différence. Elle se conserve aussi grande que possible, et cela doit être, pour le plus grand avantage commun. Le criticisme étudie l'esprit humain, ses lois, sa portée, ses limites ; il vise à déterminer ce qui pourrait ou devrait être universellement accepté de tous ceux qui font usage de la

raison pour l'analyse des phénomènes généraux de l'esprit et du monde ; il se propose enfin de fixer les règles de l'affirmation légitime, et de faire apercevoir, dans le cercle de ses analyses, une solution, la plus générale et la moins arbitraire possible, des problèmes en possession d'exercer l'esprit des philosophes. Le criticisme parvient ainsi à formuler une morale qui fait corps avec l'ensemble de sa construction, et qui répond théoriquement de la règle nécessaire et suffisante des devoirs des personnes et des relations sociales. »

» Au contraire, le protestantisme, mais disons maintenant le christianisme, car c'est un nom qu'il a peut-être à présent le droit exclusif de porter, le christianisme s'attache immédiatement au fait historique de la vie de Jésus, à l'explication des livres qui précèdent et suivent sa venue et permettent de fixer le sens de la mission qu'il a remplie. Cette mission, de quelle manière qu'un chrétien l'entende, est toujours pour lui le salut de l'humanité perdue dans le péché. C'est donc par la médiation de la personne et de l'enseignement de Jésus que le chrétien arrive à ce qu'il croit être la vérité essentielle de la doctrine et de la vie, à s'établir dans sa foi, à y trouver le mot de l'énigme du monde, sa propre règle et sa destinée. »

Il aurait peut-être été facile de faire ressortir encore mieux le point de contact entre le criticisme et le christianisme. Pour cela il aurait fallu avoir moins en vue le protestantisme historique que la théologie chrétienne depuis Schleiermacher. En distinguant la religion de la théologie, la créance de la foi, pour insister sur le caractère éminemment moral, religieux, de l'Évangile, elle a rendu à la vie dont Jésus est le foyer toute la spiritualité, la première fraîcheur et cette universalité qui lui permet de répondre aux besoins de notre époque mieux encore qu'elle ne l'a fait, faute d'être connue, à ceux des temps passés. Mais n'insistons pas. Ce qui importe ici c'est l'intention ; et, comme on va le voir, elle est excellente. Qu'il y a longtemps que la religion a perdu l'habitude de trouver en France des hommes éclairés qui se donnent la peine de regarder d'un peu près ce qu'elle est et ce qu'elle veut être ! Ne serait-il pas trop tard pour voir se former une tendance qui se frayerait la voie

entre les superstitieux innocents, les politiques, adeptes zélés du *syllabus*, d'une part, et, d'un autre côté, les partisans d'une science ignorante et hautaine qui se prétend à la tête du progrès en niant tous les problèmes dont la solution importe le plus à la dignité humaine ? On se prend vraiment à l'espérer en lisant une belle page comme la suivante :

« La diversité des champs, soit d'analyse, soit de croyance, que s'ouvrent chacun de leur côté le philosophe criticiste et le chrétien, est tellement grande que, jointe à l'identité de méthode spirituelle, en quelque sorte, que nous avons constatée, elle ne peut que fortifier les motifs de bonne entente et de sympathie. Il est vrai que le criticiste, voué spécialement à la culture de la raison théorique et pratique, a le droit de se regarder comme établi sur un terrain plus universel, d'où il est permis d'imposer à toute pensée religieuse l'observation de certaines conditions pour appliquer la foi ou pour la définir. Mais ces conditions se réduisent aux lois générales de l'esprit et aux lois de l'expérience. Or le protestantisme, suivant une marche inverse de l'église catholique, a de plus en plus tenu compte des exigences de la psychologie et des sciences, et des règles communes de l'histoire. Il lui est même arrivé de se les exagérer, tandis que la raison critique, en posant ses propres fondements réels, a renoncé à la dure intolérance de l'ancien rationalisme et à ses évidences forcées. Tantôt ouvertement, tantôt d'une manière insidieuse, la philosophie, telle que les Descartes et les Leibnitz en comprenaient la méthode, allait, quoi qu'ils en aient dit ou pensé eux-mêmes, à la négation de toute foi religieuse, ou comme inutile, ou comme arbitraire. Les éclectiques, disciples quoique indignes de ces grands hommes, n'ont eu que mépris au fond du cœur, on le sait bien, pour les choses de foi. Tout doit être changé pour ceux qui se rendent vraiment compte aujourd'hui de la nature des problèmes les plus profonds posés à l'esprit humain, et des conditions morales pour en accepter des solutions. Le christianisme peut réclamer de la philosophie critique, en échange des obligations que celle-ci lui constitue, quelque chose de plus que l'ancienne tolérance banale (tolérance du puéril et de l'ab-

surde) ; à savoir le respect fondé sur le droit : quelque chose de plus aussi que la reconnaissance d'une utilité relative, et que des ménagements pour les besoins de l'ignorance et de la faiblesse d'esprit. *Quand on songe aux profondeurs du problème du mal, et en même temps à l'état misérable et criminel de l'humanité chez tous les peuples et dans toutes les classes, on est forcé d'accorder que la raison et la justice peuvent ne pas suffire pour la recherche de la vérité et l'enseignement du monde, et que la foi et l'amour ont aussi leur part légitime à cette double mission.* La religion a donc, outre son droit dans la personne du croyant, sa place dans les doctrines spéculatives et son œuvre dans la société. C'est au sujet de cette œuvre, dont l'expérience et les faits, à défaut du raisonnement, marquent assez la nécessité, que nous avons à décider quelle religion, quels hommes nous désirons en charger dans l'avenir, autant que cela dépendra de nous. Voulons-nous continuer de sacrifier les destinées de notre patrie à cette religion de l'autorité qui nous a rendus incapables de l'ordre, indignes de la liberté, impropres au gouvernement des lois ? ou voulons-nous faire un effort, aujourd'hui que le catholicisme se discrédite de plus en plus par ses excès, pour tourner la foi religieuse du côté où non-seulement elle est plus grave et sérieusement moralisante, mais où elle s'unit avec cette liberté de l'esprit qui engendre toute morale et toute philosophie ? »

Voilà certes des accents dont la tradition s'est bien perdue dans les diverses écoles françaises qui s'occupent de philosophie ou de questions politiques et sociales. Dépourvu de ce sérieux moral indispensable pour considérer en face le problème du mal, c'est tout au plus si l'on se donne la peine de l'éconduire par quelques phrases banales. On voit que M. Renouvier a été à l'école du philosophe de Königsberg, qui ne craignait pas de nous parler du mal radical dans la nature humaine. En tout cas, c'est un événement que de voir une revue française parler avec ce sérieux du problème du mal.

Au terme de notre étude, nous sommes ramené aux sujets que nous avons abordés au début, car, comme on le voit, chez M. Renouvier, les problèmes philosophiques et religieux tien-

ment de très près aux anxieuses préoccupations d'un patriotisme éclairé. Pour la *Critique philosophique*, l'avenir de la France paraît dépendre du développement que prendra le kantisme. Il est vrai qu'un confrère, M. Cournot, s'est hâté de prononcer la formule sacramentelle : *Il est trop tard !*

« Si les événements, dit-il, eussent tourné de manière que l'esprit français pût s'emparer à temps de la philosophie de Kant comme il s'est emparé de celle de Locke, pour l'harmoniser, l'assouplir, la vulgariser, il y aurait trouvé, à cause du point de départ commun à tous les philosophes, de quoi battre en brèche la vieille société. On peut juger d'après quelques essais tentés de nos jours, mais hors de saison, de ce qu'aurait pu être le kantisme français venu plus tôt. »

La *Critique* ajoute : « Ceci ressemble à une pierre jetée dans notre jardin, ou nous nous trompons fort. Bornons-nous aujourd'hui à faire observer à M. Cournot que le kantisme français en est encore à ses premiers pas, et que s'est se permettre une induction bien hâtive que de le déclarer venu hors de saison. Ajournons la question, non pas pour nous, qui n'y serons plus, mais pour nos successeurs, à un demi-siècle d'ici. »

On voit que rien ne manque à M. Renouvier, pas même la patience, cette vertu si peu française. Et, toutefois, malgré la meilleure disposition, nous ne réussissons pas à nous laisser convaincre comme nous le voudrions. L'œuvre si bien inaugurée par M. Renouvier, nous dirions presque notre œuvre commune, si ce que nous pouvons faire comptait plus que la menue poussière qui s'attache aux plateaux de la balance, aboutira-t-elle à des résultats appréciables ? le kantisme pèsera-t-il jamais de quelque poids dans les destinées de la France ? Nous ne ferons pas valoir une raison chronologique, comme M. Cournot ; nous sommes inquiétés par une considération plus grave qui se tire du tempérament. M. Renouvier sait mieux que personne que les germes moraux répandus abondamment par le kantisme sont loin d'avoir levé en Allemagne : ils ont été immédiatement étouffés par une végétation luxuriante de spéculation et de métaphysique, dont, — cruelle ironie ! — Kant lui-même a été déclaré solidaire. Nouveau

Moïse, il avait conduit ses compatriotes presque sur le seuil de la terre promise sans oser y entrer de sa personne. L'esprit français, éminemment généralisateur, n'est pas moins enclin à abuser de l'esprit de système. Et puis, le criticisme trouvera encore moins en France qu'en Allemagne ce sérieux moral sans lequel une pareille philosophie ne saurait être comprise. S'il est vrai que le protestantisme ait été repoussé au XVI^e siècle comme trop sérieux, peut-on espérer que le kantisme, qui ne saurait avoir la même prise sur les masses, sera assez heureux pour échapper à son tour à l'ostracisme ?

C'est là le grand secret de l'avenir, secret redoutable pour d'autres que pour la France. Bien loin de porter au découragement, à l'inaction, l'importance des intérêts engagés doit enflammer d'un zèle constant, opiniâtre; ceux qui, au milieu de tant de faiblesses et d'apostasies, dans tous les partis et dans toutes les écoles, parmi les libres penseurs comme parmi les croyants, ont réussi à conserver intacte une foi robuste au triomphe définitif de la vérité. Après tout, la France n'est pas aussi mal partagée qu'il pourrait sembler. Après avoir fait connaissance avec la *Critique philosophique*, on est tout heureux de se dire que la guerre a cependant porté d'autres fruits que les pèlerinages de Lourdes et de la Salette et ces nombreuses mesures réactionnaires qu'une intelligence exquise de la situation a inspirées aux classes qui s'appellent modestement « dirigeantes. »

A l'œuvre donc sans murmurer; c'est M. Renouvier qui nous y exhorte en prêchant d'exemple: « Le monde, dit-il, se partage entre les abdiquants de l'esprit et de la volonté et ceux qui poursuivent l'autonomie comme l'idéal, comme la destinée morale de l'homme. Nous pensions avoir les guerres religieuses derrière nous, dans le passé. La plus terrible et la plus cruelle de toutes nous fait face en avant. Nous y marchons, nous y sommes.

» Tout nous démontre aujourd'hui que la France est destinée à être un des principaux théâtres de la guerre entre la liberté civile et religieuse et la religion de l'autorité. Ils sont bien loin les jours où l'on pouvait dire avec un semblant de

vérité ce qu'on répète encore machinalement, que notre pays s'était laissé dépasser dans la carrière du progrès au moment de la Réforme, et d'ailleurs, ne trouvant pas le protestantisme assez avancé pour sa propre humeur radicale, avait su plus tard regagner les devants quand il se saisit de la raison comme d'une faculté pour tout nier et de la révolution politique comme d'un instrument pour tout détruire. Le fait est que cette manière de faire maison nette a mal réussi à un peuple ignorant et passionné. Sous tous les régimes issus de la Révolution, la réaction autoritaire a conquis, tantôt ouvertement, tantôt secrètement, de nouvelles forces. »

Nous ne pouvons mieux rendre l'impression produite sur nous par la lecture de la *Critique philosophique* qu'en disant qu'elle nous a rappelé mainte fois le *Semeur*, qui, il y a trente à quarante ans, était une des gloires du protestantisme français. Sur deux articles cependant la différence est sensible. « Il n'y a qu'un point, avons-nous lu quelque part dans la *Critique*, il n'y a qu'un point où les restrictions apportées à la liberté commune se motivent. C'est quand il s'agit de résister aux entreprises des partisans de la religion une et obligatoire. La tolérance vis-à-vis des intolérants ne saurait, pour nous, être de précepte, puisque leurs attaques nous mettent sur la défensive. En fait, il y a eu de nos jours un très grand relâchement dans l'attitude des états protestants envers le vieil ennemi. La prudence commande désormais une résistance plus marquée, et nous la voyons se produire en Suisse et en Allemagne. » Avez-vous bien compris ? Les esprits fermes et éclairés qui rédigent la *Critique* pourraient-ils bien payer tribut sur cet article aux préjugés ordinaires ? Nous aurions de la peine à nous décider à le croire ; en tout cas ce serait là une grave inconséquence. L'ennemi que M. Renouvier combat si vaillamment lui aurait-il donc lancé avec succès la flèche du Parthe ? Plutôt que de nous livrer à ces suppositions, nous préférons recueillir le mot suivant, en laissant à la *Critique* le soin de le mettre d'accord avec la citation qui précède : « La vraie formule, lisons-nous dans le numéro du 4 décembre 1873, la vraie formule des états libres, aujourd'hui, doit être

celle-ci : *La réduction de l'Église au droit commun.* » A la bonne heure ! Nous voilà de nouveau pleinement d'accord : la liberté, non comme en Belgique, mais comme aux États-Unis. Un tel régime n'implique, de la part de l'état, aucune intolérance à l'égard du catholicisme, mais la simple ignorance, se transformant en répression vigoureuse dès que Rome prétendrait, suivant son habitude, sortir du droit commun. Sous peine de marcher sur les brisées de la papauté, l'état moderne ne saurait prendre aucune mesure *préventive* contre les maximes les plus contraires aux institutions modernes, aussi longtemps que les principes ne se sont pas traduits en faits, tombant sous la loi commune. Aller plus loin, c'est entrer, comme Bismarck, dans la voie qui conduit à l'inquisition. L'état moderne, s'il se comprend lui-même, ne peut atteindre que des faits, et non des idées, pour si perverses qu'elles soient d'ailleurs. La jeune république américaine n'entend pas les choses autrement dans ses rapports avec la papauté et avec les nombreux socialistes et autres utopistes que l'Europe lui expédie en si grand nombre. Nous comprenons sans peine que notre vieille société, exténuée par la théocratie protestante ou catholique, ne se sente pas d'humeur à être aussi généreuse. Ce n'est cependant qu'en répudiant à tous égards l'esprit de Rome qu'on réussira à en triompher. Notre vieille société serait infailliblement condamnée à périr si elle était obligée de confesser qu'elle est déjà trop malade pour se sauver par la méthode de la liberté absolue. Ce n'est qu'en s'abstenant de faire de la religion et de la théologie que les états modernes peuvent favoriser l'avènement d'une période religieuse dans l'histoire de l'humanité. La seule chose qu'ils doivent à la religion c'est la liberté absolue.

Une liberté modérée distribuée à doses homéopathiques par une bureaucratie dont la bienveillance et l'intelligence sont connues, permettrait à peine de se faire illusion sur les maladies du corps social ; en tout cas elle ne provoquerait pas cet ébranlement salutaire qui seul pourrait ramener la force et la vie dans un organisme encore sain. Le bien seul aurait à se plaindre, le mal aurait toujours ses coudées franches. C'est M. Re-

nouvier qui l'a dit excellemment : « La prostitution est mieux tolérée dans les villes que le protestantisme ne doit s'attendre à l'être sous le règne des petits-fils de Louis XIV restauré par les jésuites. » Encore un coup, entre la *Critique* et nous il ne peut y avoir désaccord sur ce point.

Nous serions trop heureux d'être autorisés à espérer qu'il en est de même sur un autre article bien plus grave. Nos lecteurs savent ce que la *Critique philosophique* pense de l'importance de la religion en général et de celle du christianisme en particulier. Mais nous croyons avoir compris qu'en tout ceci il ne peut être question que d'une religion sans surnaturel. Il va sans dire que nous ne pouvons songer à aborder ce problème au terme de cet article déjà trop long. Il convient de se borner à rappeler quelques faits, tout en demeurant sur le terrain du kantisme. Et d'abord pourrait-on établir historiquement qu'il y ait jamais eu une religion, une communauté religieuse qui n'ait pas admis le surnaturel? M. Renouvier ne nous répondra pas comme certains sophistes qui ne laissent de choix qu'entre le panthéisme et l'athéisme d'une part, et les superstitions de Lourdes et de la Salette d'autre part. La question se pose autrement entre nous. Les rédacteurs de la *Critique* ne sont pas de ces esprits absolus très disposés à se montrer cou-lants à l'endroit des superstitions récentes pour arriver plus aisément à envelopper à la faveur d'une réduction à l'absurde tout surnaturel dans une commune proscription. A quoi faudrait-il se résoudre s'il était démontré que le surnaturel doit être admis sur la foi du témoignage historique, à moins qu'on ne soit décidé *à priori* à contester la valeur de toute preuve de ce genre? Que devrait faire un chrétien, d'ailleurs fort large et peu enclin à croire au surnaturel, s'il venait à être démontré que le christianisme et son fondateur demeurent inexplicables dès qu'on s'obstine à partir de l'hypothèse d'une origine exclusivement naturiste? Pour les experts en ces matières, le fait a été mis hors de tout doute par l'échec des efforts gigantesques de l'école de Tubingue. C'est à tel point que Strauss voyant l'hypothèse des mythes renversée, a été obligé de recourir avec les auteurs des *Fragments de Wolfenbuttel* à des explications que-

le sens moral trop délicat de M. Renouvier ne lui permet pas d'accepter. Cette disposition à trouver tous les moyens bons, pourvu qu'on nous débarrasse de ce que nous ne voulons pas admettre, ne trahit-elle pas le parti pris? Enfin *la Critique philosophique* est théiste; elle croit avoir d'excellentes raisons pour admettre un Dieu personnel. Ce Dieu doit être libre apparemment, sans cela il serait inférieur à la créature. Au point de vue métaphysique, l'admission du surnaturel ne saurait donc faire aucune difficulté. Toutes les présomptions sont au contraire en sa faveur, car moins que jamais on prendra au sérieux le Dieu d'Épicure ne s'occupant en rien de la machine du monde qui du reste s'est faite toute seule. Il y a plus. En maintenant que dans la vie morale, et même dans l'histoire et dans le monde, tout ne saurait être le produit d'un déterminisme absolu, d'un mécanisme aussi grandiose qu'inflexible, M. Renouvier n'admet-il pas une espèce de surnaturel? La liberté appelée à juste titre à jouer un si grand rôle dans les œuvres de l'homme, ne saurait cependant être bannie de celles de Dieu? On le voit, nous ne raisonnons pas, nous n'argumentons pas, nous faisons appel à de simples faits. S'ils venaient à être constatés, quelle raison le criticisme pourrait-il avoir de ne pas s'incliner devant eux? Car enfin, pour lui, pas plus que pour nous, la science ne doit prétendre à décider *à priori* ce qui doit être, mais bien à constater simplement ce qui est. C'est à elle à se faire assez large et assez libre d'allures pour pouvoir embrasser et comprendre tous les faits.

Il semble donc que pour le criticisme le surnaturel doit demeurer une question de fait, une question ouverte que nul n'a le droit de trancher *à priori*, au gré de ses prédilections ou de ses antipathies.

Nous ne terminerons pas sans toucher un mot... faut-il dire d'une dernière objection ou d'un dernier éloge? Bien que nous ne vivions pas précisément dans un milieu de puristes, il nous revient de divers côtés, que la diction de *la Critique philosophique* laisserait quelque chose à désirer. Cette revue ne serait pas aussi bien écrite que bien pensée. Gardons-nous de déprécier l'art de bien dire; notre dédain serait trouvé par trop

intéressé. Honneur donc aux favoris de la fortune qui joignent l'art de bien parler et de bien écrire à celui de bien penser. Ce point accordé, puis qu'enfin le divorce est malheureusement trop fréquent, pourquoi toutes les tendresses seraient-elles pour ceux qui possèdent le talent de bien écrire sans avoir rien à dire, et toutes les sévérités pour ceux qui ne savent pas ajouter tous les agréments de la forme aux grandes et nobles choses dont ils ont à faire part au public ? Qu'on nous pardonne le blasphème, nous avons toujours vu une preuve de la futilité de l'esprit français dans cette habitude assez générale de demander avant tout d'un livre quelconque s'il est bien ou mal écrit. C'est à tel point que les Français en sont venus, au jugement des étrangers, à passer pour le peuple qui écrit le mieux mais qui pense le moins, qui a le moins à dire. Cela étant, ne devrait-on pas féliciter la *Critique* d'avoir songé au plus pressant, de s'être affranchie de l'obligation de sacrifier aux muses et de brûler son contingent d'encens sur l'autel de l'épicurisme littéraire ? Que voulez-vous ? ces messieurs sont philosophes ; les temps leur paraissent trop sérieux pour sacrifier plus que de raison à cette espèce de moloch universitaire qu'on appelle le culte de la forme, auquel est immolée régulièrement et consciencieusement l'élite de la jeunesse française. Quel rôle la France jouerait dans le monde si ses collèges donnaient autant de soin au fond qu'à la forme ? Puisqu'il n'est accordé qu'à un petit nombre d'élus de savoir tout réunir, ne craignons pas de féliciter les rédacteurs de la *Critique* d'avoir eu le courage de donner à la patrie de Descartes le rare, nous voudrions pouvoir ajouter, le salutaire exemple de publicistes qui se préoccupent moins de l'art de bien écrire que de l'art de bien penser. Cela aussi fait partie intégrante de leur mission réformatrice, d'une opportunité saisissante. Quant aux puristes, qu'ils se rassurent : les rhéteurs ne feront jamais défaut, et l'exemple donné par quelques vrais penseurs ne deviendra pas de sitôt contagieux.
